

# MORALE EN DÉSORDRE



*PAUL VALADIER*

MORALE  
EN DÉSORDRE

Un plaidoyer pour l'homme

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-051177-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## *Avant-propos*

La nature, disait-on jadis, a horreur du vide. On pourrait en dire autant des sociétés à l'égard de l'éthique et de la morale. Des références traditionnelles peuvent s'effacer, ne plus imprégner les mentalités et ne plus inspirer les pratiques ; d'autres ne manquent pas de se substituer à elles sans qu'un vide s'installe. Malgré les crises réelles ou prétendues des morales et des religions, il faut cependant continuer à vivre, gérer ses biens et son entreprise, mener ses activités professionnelles, nouer des relations viables dans le couple, élever ses enfants et leur inculquer des normes de comportement, entretenir des relations de bon voisinage avec le proche et trouver des modes de conduite envers le tout-venant. Bref, quand bien même les grands systèmes moraux et religieux manifesteraient leur délabrement, tout un chacun doit s'orienter dans l'existence, et comment le faire sans chercher, trouver ou se donner comme on peut des références et des repères ? Ainsi va la vie morale pratique qui se moque le plus souvent de la spéculation et de ses perplexités.

Or un sentiment largement partagé, d'ailleurs souvent élevé au rang de théorie par certains philosophes, entretient l'idée angoissée que nos sociétés seraient menacées par le déclin de leurs références morales et par l'obscurcissement de leurs principes. On ne partage pas ici ce sentiment et l'on n'adopte pas non plus ces théories. On soutiendra plutôt qu'une société moderne, comme celle qu'on connaît en France et dans les pays dits développés, voit peu à peu s'imposer un nouvel ordre

moral ; il s'installe par petites touches et impulsions fragmentaires, mais un regard attentif discerne dans ce changement de décor par rapport à un passé récent une cohérence assez ferme qu'il importe de restituer et de penser. Cet ordre a ses idéologues, pour ne pas dire ses penseurs, il est soutenu par d'importantes forces sociales et populaires, il s'autorise d'un certain nombre de principes libéraux comme les Droits de l'homme et la liberté, il joue, du moins en principe, sur le débat démocratique et invoque volontiers la communication comme lieu éthique apte à dégager des consensus forts et raisonnables.

Il ne va pourtant pas sans poser des problèmes graves, notamment par le détournement de sens qu'il opère à l'égard du concept de dignité de la personne humaine, et concernant l'intelligence même de « personne ». Il faut même se demander si un personnalisme de façade ne sert pas en réalité à couvrir un individualisme assez féroce et si l'invocation rituelle de la personne n'aboutit pas à son mépris effectif, dès lors que la personne ne répond plus à des critères « anthropologiquement corrects ». Faudrait-il pour autant abandonner cette référence devenue aussi équivoque, voire dangereuse ?

Si l'on a mis ces pages sous le titre de *Morale en désordre*, c'est d'une part pour marquer que les réflexions consignées ici ne prétendent pas constituer un traité de morale en bonne et due forme, recouvrant l'ensemble des données qu'il faudrait parcourir pour se tenir au niveau des défis. Il s'agit bien de parler de la morale en désordre, c'est-à-dire un peu à bâtons rompus, ou d'évoquer certaines préoccupations nées de constats épars et non strictement ordonnés de l'actualité éthique. Mais d'autre part, le titre de ce livre veut aussi évoquer une situation bien réelle, qui est moins celle d'une confusion que celle d'un désordre. Un des effets des systèmes démocratiques tient en effet en ceci que la discussion publique autorise les opinions les plus diverses, les plus contrastées (ce qui peut être un bien), mais aussi qu'elle en vient à mettre sur le même pied le pour et le contre, légitimant par là les avis les plus fantaisistes, voire les

plus aberrants (ce qui a des conséquences relativistes redoutables). En ce sens, la démocratie pluraliste est déstabilisatrice au niveau le plus radical, agaçant le sens commun et rendant souvent vain un débat piégé par des démagogues ou des sophistes qu'on ne parvient pas toujours à démêler des protagonistes sérieux. Or, on le verra, non seulement au niveau de l'opinion publique, mais au niveau philosophique, des argumentations se développent qui organisent en quelque sorte ce désordre sur le plan de la pensée : est-il bien raisonnable, par exemple, de parler de personne pour tout être humain ? Ne faut-il pas envisager de nouveaux types de sélection pour une culture humaine, voire humaniste nouvelle ? Ces questions ne s'imposent-elles pas dès lors que des pratiques sont déjà en place au niveau des procréations médicalement assistées, de l'interruption de grossesse, des conduites euthanasiques ? Le droit ne devrait-il pas s'aligner sur les évolutions sociales plus rapidement qu'il ne le fait ? Nos références morales sont-elles encore adaptées à l'époque de la mondialisation et par rapport aux tentatives audacieuses et originales pour instaurer une justice internationale (tribunaux tout autant que droit d'ingérence) ?

On ne trouvera pas ici les discussions entre philosophes qui enchantent certains théoriciens, ou elles ne seront évoquées qu'en passant et par allusions, toujours en vue de comprendre la situation réelle qui pèse sur la décision morale de nos jours. Une réflexion elle-même en désordre doit avoir le souci d'analyser ce qu'il en est de l'actualité de la conscience morale et de ses troubles. Ce faisant, on ne s'aventure pas sur le terrain des sciences sociales (on ne dispose pas de leurs outils ni de leurs méthodes), mais on essaie de poser certaines questions philosophiques, de manifester des orientations et de prendre position sans s'abriter sous le couvert rassurant d'une école, phénoménologique, communautarienne ou autre. On ne fait donc appel qu'au jugement du lecteur. Mais s'exposer soi-même sans taire ses perplexités et ses doutes, et s'exposer au jugement et à la réfutation du lecteur bienveillant, n'est-ce pas cela la philosophie ?





# *Première partie*



## Désordre des pratiques

*Daß es weiter geht, das ist die  
Katastrophe.*

Que les choses suivent leur  
cours, voilà la catastrophe.

Walter BENJAMIN.

Quoi de plus simple à première vue que la réflexion morale ? Celle-ci prend en compte les problèmes posés par la vie individuelle et collective ; elle les confronte aux normes, valeurs et principes courants admis dans une société donnée. Ces références constituent l'*éthique*, terme désignant ce « milieu » dans lequel baignent les collectivités humaines et grâce auquel elles tissent, façonnent et structurent leurs diverses relations ; il est formé aussi bien par les règles du bien-vivre, celles du ou des droits coutumiers ou écrits, que par les principes de la vie commune reçus des traditions vivantes de ladite société. Mais il faut aussi juger ces références éthiques, constitutives de l'humanité de l'homme et reçues dans les sociétés ou les cultures particulières ; tel est le rôle de la *morale* : on désigne par là un corps de principes et de normes unifié autour du souci de l'homme en sa dignité personnelle, selon une primauté identifiable à aucune autre valeur et juge en dernier ressort de toutes les autres. On n'aura guère de peine à reconnaître dans cette distinction entre

éthique et morale une trace de la postérité kantienne, ou plutôt une fidélité à la relecture opérée par un Éric Weil de la philosophie kantienne à la lumière de Hegel<sup>1</sup>.

Apparemment, rien de plus simple. Une conclusion semble alors s'imposer : la réflexion morale est répétitive, conservatrice, presque tautologique puisqu'elle est censée rappeler les références ultimes inchangeables et normalement inchangées. Ainsi, les moralistes ne feraient que remémorer des normes « objectives », non soumises à la corrosion du temps, mais au contraire aptes à juger l'historique. Et de fait, la réflexion morale semble toujours en retard aussi bien par rapport aux innovations techniques ou scientifiques que par rapport aux évolutions des mœurs. D'ailleurs est-il juste de parler de « retard » ? Ne laisse-t-on pas entendre ainsi que cette réflexion devrait s'adapter, rattraper le train des choses, se conformer aux exigences nouvelles de l'humanité, alors qu'elle doit en être le guide ou l'étoile polaire toujours identique et immuable, justement pour permettre le mouvement dans le monde sublunaire ? Ferme sur ses fondements transcendants, la morale n'aurait ainsi qu'à rappeler la force de principes certes souvent bafoués, mais dont l'oubli conduirait à toutes sortes de désordres dans les relations humaines.

## **Ampleur des problèmes**

Mais justement, rien n'est simple. On l'a suggéré plus haut : la morale se doit de juger l'éthique, c'est-à-dire la vaste sphère

---

1. Pour une élaboration plus poussée de la distinction éthique/morale, cf. Paul Valadier, *Inévitable Morale*, Éd. du Seuil, 1990, chap. 6, p. 173-203. Cette distinction est indispensable à toute réflexion morale sérieuse : elle n'est pas affaire de convenance ou de concession au temps.

des relations humaines toujours particularisées en une situation historique et culturelle ; c'est au sein de ces relations que se posent les questions essentielles, et elles se ramènent toutes en effet à une question simple dont la réponse est pourtant complexe : que faut-il faire pour bien faire, donc pour faire le bien ou pour éviter le mal ? Elle le doit sauf à laisser le cours des choses à son destin, et souscrire ainsi à la formule de Benjamin donnée en épigraphe, du moins si on l'entend au sens premier de renoncer à une maîtrise humaine de ce qui a lieu et de s'abandonner à la catastrophe annoncée. Elle le doit, mais elle ne le peut pas si elle se tient sur l'Aventin des principes. Pour pouvoir juger et ordonner droitement les décisions, les principes se doivent de mordre sur la réalité ; or comme chacun sait ou devrait savoir, cette réalité est rude, complexe, ambiguë, difficile à analyser en elle-même, et surtout en constante transformation lorsqu'il s'agit de mœurs ou de manière de faire.

Une société moderne ne fait qu'ajouter à la complexité. Une réflexion morale qui ferait fi de cette réalité pour défendre la pureté des principes pourrait être louée d'avoir les mains propres ou des principes admirables, mais, plus grave, elle pourrait être accusée de ne pas avoir les mains meurtries au rude contact des choses, ou de poser des principes sans indiquer les voies par lesquelles on les respecte. Donc une morale en fait immorale, puisque incapable d'aider les hommes à assumer humainement leur vie dans la complexité de ses déterminations. Et c'est pourquoi l'appel au formalisme kantien, si nécessaire soit-il, ne peut négliger la prise en considération des mœurs et des pratiques courantes (ce qui fait retrouver la *Sittlichkeit* hégélienne).

Si l'on admet ces vues, force est alors de reconnaître que la réflexion morale actuelle ne peut pas être répétitive, se borner à rappeler le bien connu ou l'inamovibilité des principes. Elle doit inventer des voies nouvelles, alors même que la morale doit donner des références fermes, voire fixes, ce qui paraît une contradiction dans les termes. Elle doit s'engager ainsi, non pas par

manie de la nouveauté ou pour coller à la modernité qui par définition échappe à toute prise et à toute saisie globale, encore moins par mépris des sagesses morales anciennes ou par méconnaissance de leur grandeur ou de leur force, mais pour être fidèle à sa mission : contribuer à l'humanisation de l'homme, participer à ce lent et difficile travail d'accouchement à travers l'interrogation si spécifiquement humaine : que dois-je faire, que devons-nous faire pour bien faire, et donc éviter la catastrophe ? Question spécifiquement humaine, car seul l'homme ou les individus coalisés, pour parler comme Marx, sont à même d'abord de chercher à se poser lucidement leurs problèmes, et ensuite de tenter de les résoudre dans le débat, la discussion, la proposition de solutions sensées, l'engagement sur des décisions dont on connaît souvent la fragilité et le caractère transitoire, alors même qu'elles touchent à des questions essentielles... Grandeur et tragique de la morale.

Sans chercher à noircir le tableau par catastrophisme, comme il arrive si souvent de nos jours, on doit toutefois, par souci de la morale, prendre la mesure des défis nouveaux et donc apprécier l'ampleur des problèmes neufs, car c'est une telle mesure qui permet la prise de conscience à la fois des tâches imparties aujourd'hui à la réflexion morale et des difficultés de s'appuyer sur les références traditionnelles. On ne prétend donc pas en ce premier chapitre à un diagnostic exhaustif, mais on relèvera quelques traits parmi les plus significatifs pour stimuler la réflexion morale.

### ***Mondialisation et unité de l'humanité***

Impossible d'abord d'ignorer que l'humanité se saisit de plus en plus comme une, les problèmes des uns interférant avec les problèmes des autres. La mondialisation, ou la globalisation, comme disent les Anglo-Américains, s'impose, même si ce phénomène ne se laisse guère saisir de manière simple, malgré

ou à cause des polémiques qu'il soulève. Il désigne à la fois une transversalité de plus en plus affirmée des échanges, donc des marchés entre pays divers, ce qu'on désigne le plus souvent sous le terme de « libéralisation », supprimant les barrières douanières, enjambant les législations étatiques, notamment (mais pas seulement) sous la pression des entreprises multinationales. Mais le phénomène désigne aussi la multiplication des communications, dont le symbole le plus parlant s'incarne dans Internet, lieu d'accès à toutes les informations et documentations possibles, pratiquement sur à peu près tous les points de la planète. Enfin la mondialisation, c'est aussi l'expansion d'un ensemble de manières de faire, de penser, de vivre qui semble progressivement envahir les mentalités, imposer des modes vestimentaires, culinaires, comportementales, culturelles où le « modèle » américain est en passe de devenir dominant.

Un phénomène d'une telle ampleur ne peut laisser le moraliste indifférent<sup>2</sup>. Il constate en premier lieu une antinomie presque irréductible dans les jugements. Pour les uns, la mondialisation réalise en fait et peu à peu une unification de l'humanité destructrice de ces barrières qui isolent les hommes et qui contribuent à leur incompréhension ; elle donne corps ainsi, grâce à l'économie et aux techniques, à cette universalisation de fait que certains philosophes avaient rêvée, ou du moins à un cosmopolitisme grâce auquel la société civile devient une ; elle offre donc des possibilités de reconnaissance mutuelle plus ouvertes que jamais. Mais pour les autres, ce cosmopolitisme se paie d'un arasement des cultures, d'un nivellement au profit d'un seul modèle dominant, dans lequel la diversité humaine est

---

2. Il peut donner lieu à des systématisations audacieuses ; ainsi chez Georges Balandier, *Le Grand Système*, Fayard, 2001. Appréhender ce phénomène massif sous une telle catégorie englobante (le « Grand Système », avec majuscules !) met l'analyse sous l'emprise d'une Logique que nul ne maîtrise. Mais se borne-t-on alors à une description, comme le prétend l'anthropologue, ou n'a-t-on pas déjà secrètement acquiescé à un modèle plus construit que réel ? Les généralisations auxquelles se livre l'essayiste inclinent à cette seconde hypothèse.

en péril, rendant impossible la reconnaissance mutuelle rêvée, puisque celle-ci suppose non le nivellement, mais le jeu reconnu et voulu des différences. Quel que soit le jugement porté, il faut admettre que la mondialisation existe comme une réalité à prendre en compte, réalité qui ouvre des problèmes éthiques et moraux sans précédent.

Le destin de l'humanité est désormais lié comme en un. Devant les périls nés des négligences coupables à l'égard de l'environnement, le philosophe Hans Jonas en a déjà appelé à une conscience renouvelée de la communauté effective des hommes<sup>3</sup>, communauté qui ne va plus désormais sans une solidarité avec le cosmos (ou la nature), mais qui ne va pas non plus sans responsabilité à l'égard des générations à naître, donc envers l'avenir. Le sort de tous, que ce soit celui de la génération présente, du cosmos lui-même ou des générations à venir, dépend de la vigilance de tous et de chacun. Affirmant qu'il faut écouter les prophètes de malheur annonçant le pire plutôt que les endormeurs de la vigilance, Jonas pense que l'humanité comme telle est en péril, ne serait-ce que pour avoir contribué à des déséquilibres de l'environnement fonciers, et peut-être irréparables. Diagnostic que des scientifiques de haut rang ont confirmé à partir d'études chiffrées et soigneuses, et sans jouer, systématiquement ou par principe, aux prophètes de malheur ou aux apocalypticiens de salon<sup>4</sup>. Mais une telle solidarité avec l'environnement comme avec les générations futures ne peut pas aller sans la solidarité avec l'humanité actuelle ; le sort des uns (famines, troubles politiques ou sociaux, pandémies, etc.) ne peut laisser personne indifférent, tout simplement parce que les

---

3. Hans Jonas, *Das Prinzip Verantwortung* (1979) ; trad. française : *Le Principe Responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Éd. du Cerf, 1990. Et aussi *Une éthique pour la nature*, Desclée de Brouwer, 2000.

4. Rapport remis à Genève en février 2001 par les experts du groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (IPCC) et signé par les cent États membres. Il s'agit du groupe II ; le groupe I a remis fin janvier à Shanghai des conclusions encore plus pessimistes sur la précarité du climat.



malheurs des uns peuvent assez vite entraîner des malheurs chez les autres épargnés pour le moment, ou engendrer des violences propices à provoquer des déséquilibres économiques, démographiques, sociaux ou politiques lourds de menaces pour tous.

Or une telle conception de la solidarité globale dans le temps et dans l'espace déplace la réflexion morale hors de ses cadres habituels : il devient par exemple difficile de s'appuyer sur les catégories aristotéliennes élaborées dans les perspectives d'une cité unifiée et limitée, consciente de la valeur de ses lois et exigeant leur respect par le citoyen, respect dans lequel il assumait en fait son humanité même. Difficile aussi de se limiter à la prise en compte du souci de soi, qui est pourtant un haut lieu d'une culture humaniste, si ce souci devait faire fi de l'enracinement de l'individu dans le cosmos, de son insertion dans le fil des générations (héritage reçu et légué), comme de sa solidarité avec les autres hommes vivants sur la planète. Impossible tout autant de croire que l'individualisme contemporain serait à la hauteur des enjeux de cette mondialisation. On doit même se demander s'il ne constitue pas un aveuglement, un rétrécissement des perspectives, bref un repli sur l'arrière-cour qui relève plus de l'opium du peuple que de son éveil aux dimensions réelles d'une vie consciente de soi. Sans doute encore l'éthique de l'altérité, mise en si haute valeur par Emmanuel Lévinas, relève-t-elle aussi d'une philosophie de la subjectivité qui, on peut le craindre, reste en deçà des défis d'une situation humaine où l'autre homme tout en étant sans visage perceptible et sensible demeure cependant un *alter ego* impossible à oublier, à négliger ou à ignorer. Une humanité sans visage exige aussi la vigilance éthique, et sans doute plus que le visage blessé et douloureux qui émeut et motive la décision, puisqu'il s'agit alors du visage sans traits repérables de l'affamé, du contaminé par le virus HIV ou la victime de barbaries politiques. L'humanité de la mondialisation (ou celle d'Internet) n'a pas de visage. En est-elle moins pour autant l'humanité ? N'appelle-t-elle pas plus encore considération et respect ?

*Ignorance des causes*

Il faut cependant aller plus loin. L'humanité n'est plus seulement emportée globalement par un même destin qu'il convient ou conviendrait de maîtriser ; ce qui pose déjà une question morale lancinante : cette maîtrise est-elle possible, et à quelles conditions ? De plus cette humanité vit une étrange interférence des décisions les unes par rapport aux autres, et cela constitue une seconde nouveauté, dérangeante pour le moraliste, comme d'ailleurs pour les décideurs en général. Depuis quelque temps déjà certains sociologues ont attiré l'attention sur ce qu'ils appellent des « phénomènes pervers », c'est-à-dire sur les effets non voulus et nocifs de décisions pourtant en elles-mêmes justes et bien fondées. C'est que l'interaction de réseaux de causes indépendantes dans laquelle « tombe » pour ainsi dire la décision en détourne les effets, ou les modifie profondément. On réalise ce qu'on n'a pas voulu, et même on obtient les effets inverses de ceux qu'on visait. Or il semble bien qu'on soit obligé d'avancer encore d'un double pas dans une telle réflexion. D'un côté, il est bien des réalités affectant le comportement des hommes que personne n'a en fait voulues comme telles, et, de l'autre, il est des cas où les conséquences sont proprement imprévisibles.

Il est des cas d'abord où il semble bien que l'on soit en quelque sorte délesté de sa décision, ou qu'aucun groupe ni pouvoir politique n'a voulu ou pu vouloir la prendre, alors que des conséquences considérables sur la vie des hommes vont en découler. Par une sorte de retour de l'idée de fatalité ou de destin, il semble qu'en un certain nombre de cas apparaissent des conséquences ou surgissent des effets dont il est impossible de rapporter la cause à une décision explicitement voulue comme telle. Qui a jamais voulu l'introduction de la contraception chimique et entrevu sa portée sur le sens de la sexualité, les rapports entre hommes et femmes, la modification de la condition

féminine, les effets sur la démographie, etc. ? Certes, des industries pharmaceutiques ont mis au point ces produits et les ont commercialisés. Mais que visaient-elles au juste ? Des profits, d'ailleurs légitimes, et nullement la « libération » de la femme ou la baisse de la démographie. Qui a pu être à même d'assumer des effets inconnus au moment du lancement de tels produits ? Or nul ne peut nier les conséquences sur nos sociétés de cette introduction, par bien des côtés clandestine, sournoise, voire même différée par les réticences des gouvernements et les mises en garde des Églises. Une réalité non voulue comme telle a pourtant bouleversé le paysage humain de nos sociétés.

On pourrait sans doute en dire autant de l'invasion d'Internet : qui l'a voulue au juste ? On peut certes rapporter son développement à la stratégie militaire américaine, puis à l'extension aux affaires d'un outil remarquablement efficace dans la communication. Mais les effets prévisibles sur le rapport au savoir et à l'autorité, par exemple, qui ne manqueront pas de se produire, échappent à toute volonté expresse. Même si on ne se laisse pas étourdir en prévoyant, comme d'aucuns, l'avènement d'un homme nouveau, fondamentalement transformé par son petit écran, il n'en reste pas moins que l'introduction et le développement foudroyant de cet instrument dans nos sociétés ne sont le résultat d'aucune décision posée comme telle par les gouvernements ou par une quelconque autorité à laquelle il serait éventuellement possible de demander des comptes.

Or ce qui trouble le moraliste dans les exemples donnés, c'est qu'il ne s'agit pas seulement de l'arrivée sur la scène sociale de techniques en elles-mêmes éthiquement neutres, mais d'instruments ou d'outils qui induisent des attitudes envers autrui, des rapports inédits au corps ou au temps, qui induisent des comportements et donc des façons de faire ayant à voir avec l'éthique. Qui assume la modification de ces comportements ? Comment ne pas entretenir le soupçon qu'à travers de tels phénomènes, plus nombreux que les deux exemples donnés ne le laissent entrevoir, une transformation du rapport de l'homme à

l'homme et à la nature, donc une transformation éthique intervient ? Qui l'assume et comment ignorer ces nouvelles conditions de l'action humaine, à première vue aussi impératives ou inéluctables que des déterminismes « naturels » ?

### *Imprévisibilité des effets*

Une autre nouveauté problématique s'impose aussi à l'attention. Elle concerne la difficulté à maîtriser les conséquences de certains actes ou de certaines décisions techniques ou scientifiques, mais surtout l'impossibilité de les connaître. La science en sa forme classique passait pour être capable de maîtriser ses effets ; la technique suppose aussi, à la différence des comportements magiques, l'anticipation de ce qu'elle doit produire. Or il faut convenir que scientifiques et techniciens ne savent plus toujours et même ne peuvent plus savoir en nombre de cas la portée à moyen ou à long terme des processus qu'ils provoquent. Non seulement parce que le temps de la vérification n'est plus possible, mais parce que la vérification même est rendue vaine par la multiplication et le rythme des interventions. Vérification impossible quand on provoque par exemple des transformations transgéniques dont les effets ne peuvent apparaître que sur plusieurs générations et dans une très grande incertitude sur les conséquences de l'intervention humaine. Vérification impossible surtout quand le rythme même de la recherche (ou les impératifs, réels ou supposés, de la compétition internationale) oblige à multiplier les initiatives avant même qu'on ait le temps d'assumer les conséquences des précédentes.

Il s'agit là d'un visage nouveau (« post-moderne » ?) des sciences et des techniques, qui entraîne une autre temporalité que celle de la maîtrise supposée de l'action efficace humaine. Cette temporalité échappe désormais à une maîtrise raisonnée ; des processus ont été lancés dont les initiateurs eux-mêmes ignorent les développements possibles et les effets. Or une telle

## Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Un christianisme d'avenir  
Pour une nouvelle alliance  
entre raison et foi  
1999

Machiavel et la Fragilité du politique  
« *Points Essais* », 1996

Éloge de la conscience  
« *Esprit* », 1994

Inévitable Morale  
« *Esprit* », 1990

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Nietzsche : cruauté et noblesse de droit  
*Michalon*, « *Le bien commun* », 1998

L'Anarchie des valeurs : le relativisme est-il fatal ?  
*Albin Michel*, 1997

Lettres à un chrétien impatient  
*La Découverte*, 1991

Nietzsche, l'Athée de rigueur  
*Desclée de Brouwer*, « *DDB* », 1989

L'Église en procès  
*Calmann-Lévy*, 1987  
et *Flammarion*, « *Champs* », 1989

Agir en politique  
*Le Cerf*, « *Recherches morales* », 1980

Jésus-Christ ou Dionysos  
La foi chrétienne en confrontation avec Nietzsche  
*Desclée, 1979*

Des repères pour agir  
*Desclée de Brouwer-Bellarmin, 1977*

Nietzsche et la Critique du christianisme  
*Le Cerf, « Cogitatio fidei », 1974*